

Festival Raritäten der Klaviermusik : Tant qu'il y aura Husum...

mercredi 25 septembre 2013 par [Christian Lorandin](#)

Quelle: <http://classiqueinfo.com/Festival-Rariteten-der,1641.html?lang=fr>



Peter Froundjian
DR

Ce sont peut-être les *Étincelles* de Moszkowski, jouées par Horowitz lors de son retour sur scène en Europe et notamment à l'occasion de ses concerts en Allemagne en 1987, qui sont à l'origine de cette incontournable célébration de la musique de piano qu'est devenu, depuis 27 ans, le festival Raritäten der Klaviermusik (Raretés de la musique pour piano) d'Husum.

Le voltage d'Horowitz devait agir comme un électrochoc sur Peter Froundjian qui, à l'occasion de sa nomination en 1985 comme professeur de piano dans cette charmante petite ville du Nord de l'Allemagne – patrie du grand poète romantique Théodore Storm – y découvre le Château. Pianiste brillant, disciple d'Heinrich Helter et de Gerhard Puchelt, Peter Froundjian milite depuis sa jeunesse pour faire découvrir la partie immergée de l'immense iceberg du répertoire pianistique. Il signe notamment [des enregistrements d'œuvres](#) d'Ignaz Friedman et du compositeur danois Rued Langgaard.

Soutenu par les institutions allemandes qui acceptent son projet, Peter Froundjian organise le premier festival qui connaît un succès immédiat. Lorsque l'on plonge dans les archives, on est impressionné par la quantité incroyable de pianistes qui ont fait le voyage d'Husum. Quelques cent-vingt interprètes ont participé à la notoriété mondiale de ce festival, non seulement par leur aura artistique mais également par leur courage et leur curiosité pour monter des programmes qui ne sont pas facilement recyclables dans la plupart des festivals souvent conservateurs dans leur programmation. Quelques pianistes au nom prestigieux comme Marc-André Hamelin qui, invité quatorze fois depuis le début du festival, en a été en quelques sorte le moteur, Michael Ponti (qui a eu l'honneur d'ouvrir le festival), Ronald Smith (qui y fait ses débuts en Allemagne), Abdel Rahman El Bacha, Roberto Szidon, Abbey Simon, Stephen Hough, Sergio Fiorentino, côtoient d'autres artistes aussi remarquables, dont certains restent à découvrir. On note également avec un certain plaisir que Peter Froundjian a invité un grand nombre de pianistes français, et non des moindres... : Michel Dalberto, Marie-Cathrine Girod, Cyprien Katsaris, Jean-Marc Luisada, Jean-Frédéric Neuburger, Denis Pascal, Bernard Ringeissen, François-Joël Thiollier.

Froundjian est une espèce d'incorruptible du piano. Et on peut lui faire confiance. Lui seul décide des artistes qu'il invite et pour une grande partie du programme qui sera donné. Il a la

grande chance et la grande liberté de n'être soumis à aucun comité d'écoute, aucune pression financière ni culturo-idéologique. C'est pour cela, sans doute qu'il a pu créer ce dont tout amateur de piano rêve et où il faut se précipiter dès l'année prochaine, un lieu mythique pour explorer audacieusement l'immensité du répertoire pianistique, représenté par les meilleurs interprètes qui se bousculent pour apporter leur pierre à l'édifice et servi par l'un des plus beaux Steinway qu'il soit permis d'entendre.

Sofja Gülbadamova : l'Enchanteresse.

Le bouquet d'œuvres de Fauré qui débute le récital installe un climat profond et mystérieux mêlé de passion et d'un certain sens du drame. Sofja Gülbadamova, toujours authentique,



Abb. 1 Sofja Gulbadamova DR

excellente dans la traduction de cette musique raffinée et exigeante sans le moindre sentimentalisme déplacé, sans la moindre superficialité de salon. Fauré apparaît alors comme le grand compositeur romantique qu'il est encore dans ces œuvres des années 1880, de ce romantisme finissant, tout en intimité et en pureté, magnifiquement exprimés. Dans les pages de Glazunov, Sofja Gülbadamova prouve tout l'intérêt qu'il faut porter à la musique de piano, bien méconnue, du compositeur. *Le Prélude op.25 n°1*

s'exprime tendrement dans une sonorité chaude qui lui convient à merveille. Avec leur petit air médiéval éclairé d'une douce nostalgie et leur caractère symphonique, les *Variations op.72*, étonnantes et riches d'influences, construites avec un grand sens de l'équilibre, nous passionnent. Œuvre austère, complexe et émouvante, la *Passacaille* d'Ignaz Friedman permet à la pianiste de démontrer non seulement toutes ses qualités pianistiques de toucher, d'équilibre des plans, de technique pure mais aussi son intelligence musicale. Dans une grande clarté harmonique, l'œuvre suit sa progression toujours logique et nous entraîne dans son flot irréprensible. C'est presque amoureux que Sofja Gülbadamova aborde la séduisante *Arabesque valsante op.6* de Mischa Levitski, pièce très à la mode en son temps et que le compositeur enregistra en 1938.

Sofja Gülbadamova habite les quatre pages de l'*Humoresque op.6* de Grieg avec un flux vital extraordinaire. Ce que l'on aime par dessus tout chez cette interprète, c'est vraiment son sens de la narration, cette aptitude à parler la musique ; chaque note jouée prend son sens exact. Le récital se termine avec la *Sonate n°5* de Prokofiev que la pianiste raconte comme un grand conte avec de multiples personnages. Dans cette œuvre, créée par le compositeur en mars 1924 à Paris, l'influence de Poulenc se fait sentir, mélange de profondeur et de légèreté capricieuse.

De multiples rappels donnent l'occasion à Sofja Gülbadamova de continuer à nous enchanter avec des pièces de Prokofiev (*Mercutio* extrait de *Romeo et Juliette*), Reynaldo Hahn (*Mirage*, dédié à la princesse Edmonde de Polignac, extrait du *Rossignol éperdu*), et de son cher Ernst von Dohnányi (admirable *Widmung*, extraite de *Winterreigen op.13*). Un public conquis, dès l'entracte, prend congé de cette artiste touchante avec une reconnaissante et chaleureuse standing ovation.

Cécile Licad : la Flamboyante.

Les *Woodland Sketches op.51* d'Edward MacDowell ouvrent le programme tout en douceur et en poésie, la pianiste semble se raconter de petites histoires pour trouver l'inspiration. On retrouve de belles couleurs également dans les *Indianisches Tagebuch* de Ferruccio Busoni, notamment dans l'Andante. Cependant, on sent que l'interprète ne s'abandonne pas. La *Sonate op.21* de Cécile Chaminade se révèle une grande œuvre sous les doigts de la pianiste, malgré un jeu parfois tendu, manquant peut-être d'un peu de charme. En revanche, lorsqu'elle aborde Gottschalk, Cécile Licad est dans son élément. *Grand scherzo op.57* rutilant ; *Manchega op.38* enivrante ; *Jota aragonaise op.14* et *Souvenirs d'Andalousie op.22*, capricieux, hauts en couleur, aux tempi excitants. Cécile Licad déploie comme un éventail sa technique flamboyante, son art des déplacements ; elle sait prendre des risques et son jeu incisif, pour ne pas dire purement digital, fait merveille. On découvre ensuite *Silver Spring op.6* du compositeur américain William Mason, sorte de rêverie pianistique à l'écriture immatérielle, magnifiquement suggérée ; la *Sonate n°4* de Léo Ornstein – mort à 108 ans en 2002 –, parcourue dans son premier mouvement par des réminiscences du *Clair de Lune* de Debussy, est magnifiquement traduite par la pianiste qui en exprime toute la foisonnante richesse, aussi convaincante dans les passages lyriques et post impressionnistes que dans les redoutables aspects sauvages.

En bis, le *Bananier* et *Pasquinade* de Gottschalk comblent de plaisir le public électrisé et enthousiaste.

Ludmil Angelov : l'Homme aux doigts d'acier.

Le pianiste bulgare offrait un récital à multiples facettes, riche en découvertes et fort bien construit, occasion de montrer son extraordinaire endurance. Ludmil Angelov nous séduit avec une poignée de *Mazurkas* de Chopin, évitant les plus célèbres, notamment dans la dernière, en la mineur op. 67 n°4, très touchante. Manifestement inspirée de celles de Chopin et de la première de Liszt, la *Grande Polonaise op.6* du pianiste et compositeur polonais Julius Zarebski, dédiée à Liszt qui fut son professeur, reste un peu tendue et n'évite pas quelques saturations notamment dans les passages fortissimo. De beaux chants émouvants surgissent des *Mazurkas* du compositeur, pianiste et grand pédagogue Alexandre Michalowski – professeur de Landowska, Levitski, Sofronitsky, Zakin, entre autres – et qui laisse de très nombreux et très intéressants enregistrements d'œuvres de Chopin. Judicieusement mises en perspectives avec celles de son illustre compatriote, les *Mazurkas* de Michalowski gagneraient à être plus fréquentées par les interprètes.

C'est probablement avec les *Quatre Grandes Etudes en tierces op.64* de Moszkowski que Ludmil Angelov nous impressionne le plus. Ces infernales études deviennent sous les doigts du pianiste au jeu scintillant et à la technique digitale en acier autant de défis magnifiquement relevés. Hissées au rang de pièces de concert, ces pages, souvent rabâchées par les étudiants pianistes, se révèlent d'authentiques chefs-d'œuvre.

Le pianiste avale sans coup férir les effrayantes difficultés des *Variations sur un thème de Chopin* d'Alexandre Rosenblatt. L'œuvre donne une certaine unité au programme et l'on goûte la place que les influences du jazz tiennent dans le langage du compositeur. Habitué aux grandes salles, Ludmil Angelov se laisse parfois déborder par la dynamique, ce qui ne va pas sans une certaine dureté de son.

Ludmil Angelov termine son récital avec quelques pièces de son compatriote Pancho Vladigerov. Dans un arrangement personnel pour piano solo du second mouvement du *Concerto op.3 n°31*, le pianiste exprime à merveille toute la magie généreuse de ce langage original, à mi-chemin entre orient et occident, cependant influencé, dans cette page, par Rachmaninov. *L'Improvisation* et la *Toccata*, sorte d'hommage à celle de Ravel, terminent brillamment ce concert. Maintes fois rappelé, Ludmil Angelov offre un frénétique *Capriccio Espagnol* de Moszkowski et une émouvante mélodie de Gershwin transcrite par Keith Jarrett, occasion de montrer son goût et son talent pour la pratique du jazz.

Håvard Gimse : le Vertueux.

Pas une fois, dans l'immense programme de musique norvégienne qui composait son récital, Håvard Gimse n'a été pris en défaut d'inspiration, de pureté et d'intégrité musicales. Avec un



jeu très racé, incisif sans être nerveux agrémenté d'un son toujours rond et plein, les extraits des *Danses et Mélodies norvégiennes op.66* et *op.17* de Grieg, miniatures inspirées du folklore, livrent toute leur poésie, leur éclairage, leur aspect parfois audacieux et souvent imprévisible. Même impression avec quatre pages extraites des *Slåtter op.72* où l'on découvre un Grieg fascinant, ingénieux, viscéralement attaché au folklore de son pays et soucieux d'en sauvegarder le riche patrimoine par ces transcriptions singulières.

Abb. 2 Håvard Gimse DR

La merveilleuse musique du compositeur Christian Sinding, si expressive et si bien écrite pour le piano, sonne de manière très rayonnante sous les doigts de l'interprète qui en exprime également toute la nostalgie.

Håvard Gimse nous permet ensuite de découvrir quelques pièces de Klaus Egge, Harald Sæverud et Kjell Mørk Karlsen. Véritable ambassadeur de cette musique, le pianiste norvégien sert ces pages avec une extraordinaire conviction en détaillant toute la poésie, toute les couleurs, tous les contrastes dynamiques, toute l'expressivité et toute l'originalité de ce langage grâce à son jeu sensible, équilibré et souvent solaire.

Seul intrus dans ce programme, le compositeur finlandais Sibelius, dont on connaît surtout les pages symphoniques, voit sa musique de piano brillamment défendue par Håvard Gimse. Certes, Jean Sibelius n'atteint pas, avec ses pièces pianistiques, le niveau de son œuvre orchestrale, mais on s'est laissé charmer par les *Six mélodies populaires finlandaises* de 1903, par la *Valsette op. 40 n°1* et par l'impressionnant *Impromptu op.24 n°1* dans lequel résonne le lugubre ostinato du *Roi des aulnes* de Schubert. Acclamé, le pianiste se montre généreux en bis avec d'autres pièces de Grieg et de Sibelius.

Danny Driver : le Raisonnable.



Abb. 3 Danny Driver DR

Le récital du pianiste anglais Danny Driver faisait la part belle à la musique française et donnait à entendre deux grandes œuvres de Dukas et d'Indy, plus connus pour leurs pages orchestrales. Hormis les enregistrements de Marcelle Meyer dans les années 50, la musique de Rameau, si ce n'est quelques *Tambourin* ou *Menuets*, semblait boudée par les pianistes. Depuis quelques années, cependant, des pianistes tels Gregory Sokolov, Alexandre Tharaud et surtout l'extraordinaire Natacha Kudritskaya enregistrent et jouent les *Suites* en

concert. Avec une précision ornementale remarquable et des tempi très justes, Danny Driver parcourt la *Suite en la mineur* de manière relativement objective. S'il nous séduit dans les *Trois mains*, notamment, le pianiste reste à la lisière de l'émotion troublante qui habite ces pages. Tout semble un peu à plat tant dans le domaine des plans sonores que sur celui de la dynamique et de la variété des phrasés. L'interprète donne ensuite tout son relief aux hermétiques *Variations, Interlude et Finale sur un thème de Rameau* de Paul Dukas.

Un choix de *Novelettes* montre que Danny Driver ne semble pas vouloir trop s'aventurer dans les méandres schumanniens. Il accentue plutôt le côté maniaco de ces sublimes confessions pianistiques en évitant de sombrer dans l'aspect dépressif. L'ensemble est beau, mais reste raisonnable et l'*Humor*, requise par le compositeur, fait parfois défaut. Avec trois des *Pièces brèves op.84*, créées par Ricardo Viñes à la Société Nationale de Musique le 8 avril 1903, Danny Driver trouve un beau terrain d'expression faurénne, très esthétique, avec de splendides sonorités, traduisant cette sensibilité immatérielle propre au compositeur, dans un style pudique. Pour conclure le programme, le pianiste nous donne à découvrir *Thème Varié, Fugue et Chanson* de Vincent d'Indy. Jouée avec conviction et intelligence, cette étrange et magnifique pièce s'équilibre parfaitement avec les *Variations* de Dukas et rend justice au grand prêtre de la Schola Cantorum. On ne saurait méconnaître le bel hommage qu'en fit Alfred Cortot dans son ouvrage consacré à la musique française de piano, qualifiant cette œuvre de « sincère et lumineuse qui représente, à n'en pas douter, l'une des plus appréciables contributions de Vincent d'Indy au répertoire des pianistes qui ne font pas de la virtuosité l'essentiel de leurs préoccupations. » L'*Allemande* extraite d'une *Suite* de Haendel et l'*Harmonieux forgeron*, moins harmonieux que forgeron étaient offerts en bis.

Pour que ces programmes incroyables ne soient pas à jamais perdus, la Société Danacarod publie chaque année [un CD d'extraits du festival](#).